

LE DIABLE COLLÉ

LÉGENDE

et mariée, — qui non-seulement paraissait avoir tout ce qui peut constituer le bonheur, mais même portait sur sa physionomie une expression de contentement et de satisfaction. La comtesse exposa donc sa requête à cette dame, en lui donnant pour excuse l'étrangeté même de sa prière. « Ma chère comtesse, lui dit la dame, gardez vos excuses, car si j'avais été en état de remplir cette tâche, je m'en serais chargée très-volontiers. Mais, si voulez me suivre dans un autre appartement je vais vous prouver que je suis la plus malheureuse des femmes de Naples »

En parlant ainsi, elle conduisit la mère dans une chambre éloignée où il n'y avait qu'un rideau qui pendait du plafond sur le plancher. Elle tira ce rideau, et, à la grande horreur de la comtesse, elle lui fit voir un squelette suspendu à une poutre.

— Oh ! mais, c'est effroyable ! s'écria la comtesse ; qu'est-ce que cela signifie ?

— La dame la regarda tristement, et, après une minute de silence, lui donna l'explication suivante :

— Cela, c'était un jeune homme qui m'aimait avant mon mariage, et auquel je fus obligé de renoncer quand mes parents me forcèrent à épouser l'homme dont je porte aujourd'hui le nom. Après une absence de plusieurs années, il vint ici me voir sans intentions coupables, bien certainement, et mon mari fut tellement furieux de le trouver un jour en ma présence, qu'il tira son épée et la lui passa à travers le cœur. Non content de cela, il le fit pendre ici, et depuis lors, soir et matin, il m'a contraint à venir contempler ses restes. Devant le monde, j'ai un air joyeux et semble posséder tous les bonheurs de la vie ; mais vous pouvez juger si je mérite la réputation que vous m'avez attribuée, et si je puis exécuter la commission de votre fils.

La comtesse Corini avoua sans peine que sa situation était des plus misérables, et se retira, désespérant d'obtenir ce qu'elle cherchait et en se demandant, — si une femme qui paraissait être si heureuse avait un secret chagrin comme celui-là, — quels devaient être ceux des personnes dont le visage trahissait la souffrance ? — Hélas ! se dit-elle, personne n'est à l'abri des dévastes et des chagrins de la vie. — *Il y a un squelette dans chaque maison.*

En arrivant chez elle, la comtesse trouva une lettre lui annonçant la mort de son fils. En toute autre circonstance, cette nouvelle lui aurait fait perdre la raison, ou lui aurait brisé le cœur ; mais, préparée comme elle l'était par la prudence de son fils, — elle ne lui causa qu'un chagrin rationnel. Quand le premier moment de douleur fut passé, elle se dit avec résignation que, si grand que fût le coup qui la frappait, il n'était probablement pas plus terrible que ceux qui atteignaient chaque jour ses semblables, et que son devoir était donc de s'y soumettre avec tranquillité.

La morale de cette histoire sera facile à tirer pour chacun de nos lecteurs. Ils verront en effet, quelle horreur il y a à supposer que les autres sont plus généralement que nous exempts des misères ordinaires de la vie, ou que nous sommes particulièrement destinés au malheur. Ils peuvent être assurés que, sous beaucoup des dehors les plus brillants de ce monde, il y a de terribles plaies qui ne sont pas moins pénibles parce qu'elles échappent aux regards. Les hommes, les femmes qui paraissent le plus heureux, ont leurs chancres. L'orgueil des grands, le luxe des riches, — même la dignité et le respect de la couronne, — tous ont quelque chose qui, si on pouvait voir dans leur intérieur, les rendrait moins dignes d'envie qu'ils ne semblent l'être. Pour notre part, jamais nous n'entrons sous un toit brillant et magnifique, jamais nous n'entendons vanter le bonheur et la prospérité de quelqu'un, sans penser immédiatement que très-probablement, dans notre humble condition, nous avons autant d'éléments de bonheur, pourvu, bien entendu, que nous sachions modérer nos desirs. Même dans cette grande ville qu'on appelle Paris, où l'influence et le luxe sont si merveilleusement concentrés, où les grands sont si bien logés, si bien servis, et où ils ont tout à profusion, chacun, croyons-nous, a sa part de misère. Les maisons ont l'air de palais, mais on peut en être convaincu, il y a toujours un squelette dans chacune d'elles.

LOUIS BAILLEUL

Du temps que le duc Casimir de Teschen gouvernait le duché de Troppau, dont la jouissance viagère lui avait été accordée par le roi Louis, vivait à Troppau, avec une famille de sept enfants, un pauvre pêcheur, nommé Jean le Court qui gagnait sa nourriture honnêtement, mais avec peine. Plus d'une fois on trouvait le soleil avant le pain dans sa cabane.

Pendant l'année 1524, la disette régnant dans le pays, son sort fut plus malheureux encore, et une cruelle maladie qui le plongea dans la misère vint s'ajouter à toutes ses souffrances.

Jusqu'alors des secours lui avaient été distribués par plusieurs habitants ; mais le besoin s'accroissant tous les jours, chacun ne pourvut plus que difficilement à sa propre existence. Notre pêcheur fut abandonné, et il ne sut comment calmer la faim de sa femme et de ses enfants.

Un soir que ceux-ci étaient encore à ramasser dans les rûtes les racines dont ils faisaient leur nourriture, Jean fut si désespéré de son triste sort qu'il maudit sa vie, et après avoir imploré inutilement le ciel pour obtenir de lui une assistance soudaine, il se prit, tout irrité, à invoquer le secours du prince de l'enfer. . . . Les siens rentrèrent avec un visage consterné ; ils avaient à peine trouvé de quoi contenter leur faim pour quelques heures.

La nuit survint, la femme et les enfants de Jean étaient tombés dans un profond sommeil ; pour lui, la grandeur de son chagrin l'empêchait de s'endormir. Tout à coup une pâle lumière éclaira sa chambre, et un homme, qu'a ses traits moqueurs il pressentit devoir être celui que dans son désespoir il avait appelé à son aide, parut devant lui. Il ne se trompait pas. C'était Satan en personne. Deux cornes perçaient en avant de sa tête à travers son épaisse chevelure.

— Ecoute, dit le diable au pêcheur tremblant, tu as réclamé mon assistance. Je te donne ma parole, que, dès demain, le besoin sera banni de chez toi. Voici de l'argent : il te garantira de la disette pendant quelques semaines. Tu obtiendras davantage par la suite ; mais à une condition. Demain, dès que tu te sentiras guéri, pars pour la Saxe, sans dire adieu à personne. Ce que tu auras à y faire te sera dit par des gens que tu rencontreras : ce que tu en rapporteras, préserve-le bien de l'eau. Car, si l'eau le détruisait ou seulement le mouillait, ton âme m'appartiendrait pour toujours. A ces mots, l'esprit malin disparut, et l'obscurité de la nuit enveloppa de nouveau la chambre de son voile. Jean, épuisé de fatigue par l'émotion et la maladie, s'endormit à son tour.

Il se réveilla fortifié. D'abord il prit tout ce qui lui était arrivé pour un rêve affreux ; cependant lorsqu'il se sentit bien sain de corps, et qu'il aperçut une bourse pleine d'argent à ses côtés, il eut un profond repentir d'avoir traité avec Satan. Il savait qu'avec lui il n'y avait pas à plaisanter. Aussi mit-il l'argent près de sa femme et partit-il pour la Saxe sans s'attendre.

Il marcha sans but et sans dessein. Arrivé en Saxe, il traversa Dresde et Torgau sans entendre un seul mot qu'il pût prendre pour lui. Enfin il entra dans Wittenberg. Une foule de peuple était rassemblée devant l'église de Sainte-Ursule. Jean se pressa en curieux parmi les spectateurs pour connaître la cause de l'attroupement. Sur les exhortations répétées de Luther, les images sculptées des Saints étaient portées hors de l'église, et la on les fendait avec des haches en se moquant. Le tour vint d'une petite statue qui représentait sainte Julie tenant le diable enchaîné. La statue de la sainte et la statue du diable furent mis en pièces. Un des assistants dit en riant :

— Un papiste peut venir maintenant et prendre le pauvre diable, afin de le recoller chez lui.

Le pêcheur s'appliqua ces mots, et lorsque la foule se fut dispersée, il parvint à s'emparer des morceaux de la figure du diable, après quoi il s'empressa de retourner dans son pays.

Cependant sa famille s'était remise de la consternation dans laquelle l'avait jeté la soudaine disparition de son chef. Ses